



Les deux épées en guerre

Mon père n'avait que cinq ans.

La famille vivait dans un village de montagne dominant la plaine en contrebas. Depuis les maisons de pierre, le monde semblait lointain, et pourtant chaque événement finissait par gravir la montagne.

Ils avaient acheté une chèvre à un syndicaliste. L'animal avait autrefois rapporté de l'argent, mais son propriétaire avait décidé de le vendre.

Chaque matin, ma grand-mère essayait de la traire.

Il n'y en avait jamais assez.

Mon père voulait son petit-déjeuner, comme tous les enfants. Alors une tasse apparaissait sur la table : du pain rassis, un peu de lait de chèvre et de l'eau de montagne ajoutée pour le faire durer un jour de plus.

C'était la guerre avant que quiconque ne l'appelle la guerre.

À l'aube, il s'éloignait un peu de la maison jusqu'à une petite place et levait les yeux vers le ciel.

De là, il observait le conflit comme s'il s'agissait d'un jeu.

Des avions traversaient l'horizon. Des sirènes résonnaient depuis la plaine. Des bombes tombaient sur les terrains d'aviation et les installations militaires. Les adultes parlaient à voix basse, mais les enfants, eux, regardaient vers le haut.

La Seconde Guerre mondiale avait commencé.

Elle concernait tout le monde.

Pourtant, deux événements, séparés par des milliers de kilomètres, allaient finir par se rejoindre dans une lame de rasoir.

Les Allemands répondirent aux attaques britanniques en bombardant Londres et d'autres grandes villes. Les usines ralentirent leur production. Les approvisionnements se firent rares. Même les fameuses lames Wilkinson Sword commencèrent à disparaître des rayons.

Au même moment, les forces britanniques combattaient en Afrique.

Elles y capturèrent des milliers de prisonniers.

Une armée peut supporter la faim.

Une armée peut supporter la chaleur.

Ce qu'elle ne peut pas supporter, c'est la maladie.

Le premier rituel imposé à bien des prisonniers ne fut ni un discours, ni un défilé, ni même une vaccination.

Ce fut un rasage.

Un visage net signifiait moins de parasites, moins d'infections et un meilleur contrôle.

Les premiers mois, tout le monde cherchait les Épées.

Les Épées n'étaient pas là.

Londres ne pouvait pas en fournir assez.

Puis l'Amérique entra en scène.

Des navires traversaient les océans, chargés de vivres, de carburant, de matériel et, parmi d'innombrables autres choses, de lames de rasoir.

À l'intérieur des camps de prisonniers, une transformation subtile s'opéra.

Les hommes cessèrent de demander les Épées.

Ils se mirent à demander une Gillette.

De même que la Première Guerre mondiale avait contribué à rendre Wilkinson Sword célèbre, la Seconde Guerre mondiale contribua à faire de Gillette un mot courant.

Une marque était devenue une langue.

Des années plus tard, lorsque prisonniers, soldats et ouvriers rentrèrent chez eux, en Italie, en France, en Égypte, en Grèce, ou là où le destin les avait menés, ils entraient dans la boutique la plus proche et ne demandaient pas une lame de rasoir.

Ils disaient :

« Donnez-moi une Gillette. »

Ce fut la bataille qui comptait.

Et les Deux Épées la perdirent.

Ferdinando Frega